

ÉMILE ZOLA

L'Assommoir

PRÉFACE DE FRANÇOIS CAVANNA

ÉMILE ZOLA

L'Assommoir

PRÉFACE DE FRANÇOIS CAVANNA

COMMENTAIRES ET NOTES
DE AUGUSTE DEZALAY

FASQUELLE

Auguste Dezalay est professeur à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg. Spécialiste du naturalisme, docteur de III^e Cycle et docteur d'Etat, il s'est consacré d'abord à la présentation d'inédits dans les *Œuvres complètes* de Zola, puis a publié de nombreux articles sur le romancier, et fait paraître en 1973 *Lectures de Zola* chez A. Colin, et en 1983 *L'Opéra des Rougon-Macquart* chez Klincksieck. Il se consacre désormais à des études de rythmologie romanesque.

© Librairie Générale Française pour la Préface,
• les Commentaires et les Notes, 1983.

LES ROUGON-MACQUART

**Histoire naturelle et sociale d'une famille
sous le Second Empire**

Ordre chronologique :

- 1 **La Fortune des Rougon**
- 2 **La Curée**
- 3 **Le Ventre de Paris**
- 4 **La Conquête de Plassans**
- 5 **La Faute de l'Abbé Mouret**
- 6 **Son Excellence Eugène Rougon**
- 7 **L'Assommoir**
- 8 **Une page d'amour**
- 9 **Nana**
- 10 **Pot-Bouille**
- 11 **Au Bonheur des Dames**
- 12 **La Joie de vivre**
- 13 **Germinal**
- 14 **L'Œuvre**
- 15 **La Terre**
- 16 **Le Rêve**
- 17 **La Bête humaine**
- 18 **L'Argent**
- 19 **La Débâcle**
- 20 **Le Docteur Pascal**

ŒUVRES D'ÉMILE ZOLA

LES ROUGON-MACQUART

Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire

- | | |
|-------------------------------|-------------------------------|
| LA FORTUNE DES ROUGON. | LA JOIE DE VIVRE. |
| LA CURÉE. | GERMINAL. |
| LE VENTRE DE PARIS. | L'ŒUVRE. |
| LA CONQUÊTE DE PLESSANS. | LA TERRE. |
| LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET. | LE RÊVE. |
| SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON. | LA BÊTE HUMAINE. |
| L'ASSOMMOIR. | L'ARGENT. |
| UNE PAGE D'AMOUR. | LA DÉBACLE. |
| NANA. | LE DOCTEUR PASCAL. |
| POT-BOUILLE. | LES PERSONNAGES |
| AU BONHEUR DES DAMES. | DES ROUGON-MACQUART. |
| LES TROIS VILLES | LES QUATRE ÉVANGILES |
| LOURDES - ROME - PARIS. | FÉCONDITÉ - TRAVAIL - VÉRITÉ. |

ROMANS ET NOUVELLES

- | | |
|--------------------------|----------------------------|
| CONTES A NINON. | LES MYSTÈRES DE MARSEILLE. |
| NOUVEAUX CONTES A NINON. | LE CAPITAINE BURLE. |
| LA CONFESSION DE CLAUDE. | NAÏS MICOULIN. |
| THÉRÈSE RAQUIN. | MADAME SOURDIS. |
| MADELEINE FÉRAT. | LES SOIRÉES DE MÉDAN (en |
| LE VŒU D'UNE MORTE. | collaboration). |

THÉÂTRE

- | | |
|---|--------------------------|
| THÉRÈSE RAQUIN. | LES HÉRITIERS RABOURDIN. |
| LE BOUTON DE ROSE. | |
| POÈMES LYRIQUES : Messidor, l'Ouragan, l'Enfant-Roi, etc. | |

ŒUVRES CRITIQUES

- | | |
|------------------------------|---------------------------|
| MES HAINES. | DOCUMENTS LITTÉRAIRES. |
| LE ROMAN EXPÉRIMENTAL. | UNE CAMPAGNE (1880-1881). |
| LE NATURALISME AU THÉÂTRE. | NOUVELLE CAMPAGNE (1896). |
| NOS AUTEURS DRAMATIQUES. | LA VÉRITÉ EN MARCHÉ. |
| LES ROMANCIERS NATURALISTES. | |

CORRESPONDANCE

- | | |
|--|--------------------------|
| LETTRÉS DE JEUNESSE. | LES LETTRES ET LES ARTS. |
| DENISE LE BLOND-ZOLA : | |
| Émile Zola raconté par sa fille, avec portraits. | |

TABLE

<i>Préface</i>	I
L'ASSOMMOIR	9

COMMENTAIRES

L'originalité de l'œuvre	499
L'étude des personnages	507
Le travail de l'écrivain	513
Le livre et son public	517
Phrases clefs	522
Biographie	524
Bibliographie	527
NOTES	529
LEXIQUE	533

PRÉFACE

GERVAISE, Gervaise, où cours-tu ? Ton ballot de linge sale est plus gros que toi, il te tire la hanche sur le côté, et tu cours, Gervaise, tu clopines sur les pavés bossus, aussi vite qu'une qui aurait les deux jambes pareilles, tu traînes tes deux moutards pleurnicheurs cramponnés à ta jupe... Tu cours au lavoir, Gervaise, tu cours arracher tes trois sous quotidiens à grands coups de battoir, tu es déjà en nage, tout à l'heure tu ruisselleras dans la grosse buée chaude qui pue la potasse et la javel.

Tu es vaillante, Gervaise, dame, l'ouvrage ne te fait pas peur. Tu n'avais pas dix ans que tu battais déjà les draps dans la rivière, à Plassans, où tu es née. Et puis Lantier, cette pâle crapule, t'a planté ton premier gosse dans le ventre quand tu attrapais tout juste tes quatorze ans. Et puis un deuxième. Et puis il t'a fait monter à Paris avec lui, ses ambitions étouffaient à Plassans, et puis d'autres amours l'ont emporté, et te voilà seule, Gervaise, perdue dans la ville énorme, au fond de ce garni sordide, seule avec tes deux petits, sans un sou, car il a tout raflé en s'en allant, le salaud, tout, jusqu'à tes trois pauvres frusques.

Tu es vaillante, Gervaise, mais tu es faible. Tu es sans défense devant la solitude, devant la volonté — ou l'inertie — des autres. Tu fonds à la moindre tendresse. Tu ne sais que travailler et te dévouer. Tu es de celles qui se font avoir. Et tu te feras avoir. La fatalité de ton destin est inscrite dès le départ. Il sera terrible. Pis que terri-

ble : lamentable. Tu es une Macquart, tu es une bâtarde, tu charries dans tes veines l'alcool que tes aïeux ont bu, déjà ta jambe trop courte devrait t'avertir, tu es marquée, Gervaise, tu es maudite.

Oh, tu auras des moments d'espoir, tu connaîtras des périodes presque heureuses où tu oseras croire que le soleil brille pour toi aussi. Tu demandes si peu à la vie ! Une chambre sous les toits, avec des meubles à soi et du travail tous les jours. C'est ça, ta vision du paradis. Tu le toucheras du doigt, tu en sentiras le goût, brièvement, quand tu auras rencontré l'honnête Coupeau, plombier-zingueur de son état, ouvrier pas feignant et bon zigue un peu blagueur, tu en auras senti le goût juste assez pour que la dégringolade te soit plus terrible, quand les années de misère te dévoreront jusqu'à l'os.

Car Coupeau est un faible, lui aussi. Il se méfie de l'alcool mais il ne se méfie pas des copains. Et quand un accident du travail lui aura fait perdre pour un temps ses habitudes raisonnables, il ne s'en relèvera pas. Il s'enfoncera tout doucement dans la paresse, la vie de café et, l'un entraînant l'autre, dans l'alcoolisme.

Et toi, Gervaise, toi si indulgente aux faiblesses des autres, tu traîneras ce grand feignant, tu l'engraisseras, riant à ses farces d'homme soûl, encaissant sur ta peau ses fureurs ravageuses, tu épongeras son vomi... En toute innocence, tu précipiteras sa déchéance, et il dévorera ton travail et ta vie, et tu finiras par baisser les bras... Tu te laisseras aller, tant qu'à faire, à ton secret penchant pour les bonnes choses et la rigolade, tu donneras des fêtes, tu te goinfreras. Tu boiras, toi aussi. Et ce sera, de noce en bamboche et de gueule de bois en dégoût du travail, l'irrésistible glissement vers le naufrage. Les années d'acharnement et de privations aboutiront à cette navrance : un couple de pochards se battant devant le buffet vide, en attendant la grande crise de delirium qui balaiera Coupeau dans un paroxysme d'épouvante, et enfin ta propre hideuse mort, car tu crèveras sur une litière d'ordures dans le recoin sous l'escalier.

Gervaise, petite Gervaise, notre sœur, héroïne de misère que nous regardons se débattre contre la vacherie de la vie qui te guette, tapie derrière la porte, toujours prête à te bondir dessus, Gervaise que nous savons condamnée d'avance, et que nous verrons t'abandonner au malheur, t'y coucher tout de ton long en rêvant de la mort consolatrice, Gervaise, naïve fille de la campagne qui crois qu'avec deux bons bras et du cœur à l'ouvrage on s'en sort toujours, Gervaise qui ne sais pas que ce manque de caractère qui fait de toi une « bonne fille » te livre sans défense à la vigilante méchanceté du monde, Gervaise qui ne sais ni amadouer les envieux ni leur clouer le bec, Zola l'anti-romantique t'avait voulue sec objet d'étude, sujet d'expérience sous l'objectif impassible de l'observateur « naturaliste » des lois scientifiques régissant la biologie et la société, et voilà : Zola a fait de toi un des personnages les plus éperdument, les plus douloureusement romantiques jamais créés.

« Scientifique » ou pas, le roman de Zola obéit à cette malédiction de la fatalité qui fait qu'un roman, de quelle école qu'il se recommande, est un roman et non fait divers. Quand on a saisi la règle du jeu, on peut prédire qui triomphera, qui échouera. Le roman naturaliste est tout aussi implacablement fataliste — et tout aussi « noir » — que l'était le roman romantique, que l'étaient les légendes grecques du cycle des Atrides, que l'étaient *Tristan et Yseult*. Outrances flamboyantes des romantiques ou délectation morne dans l'horreur même de la condition humaine de l'école réaliste-naturaliste, ce ne sont là que traits secondaires. L'essentiel de l'attrait du romanesque est ce fascinant pessimisme qui fait pleurer Margot et nous fait, à travers les héros malheureux, nous attendre sur nous-mêmes.

L'Assommoir est manichéen comme un western du dimanche soir, simplement les impératifs n'en sont plus ceux de la morale boy-scout du western mais bien ceux des enchaînements implacables de la pathologie et de l'hérédité confrontées au milieu social. Les sujets dont le bilan pathologique est dynamique triompheront des pas-

sifs, les excités des mous, les sans-scrupule des naïfs. Zola est noir, plus noir encore que Balzac, parce que plus « quotidien », mais il se veut moins désespéré. Chez Balzac, les coquins, les fourbes, les « adaptés » triomphent. Les idéalistes, les débonnaires, les cœurs purs sont broyés. Le monde est ainsi fait, il serait vain de l'espérer autre. Il ne reste qu'à se résigner, à étouffer son cœur et à se tailler sa petite place dans le panier de crabes, si l'on peut. Ou à mourir avec un doux sourire, les mains jointes et les yeux au ciel, si décidément on est un saint.

Chez Zola, aussi épouvantables soient les destins, ils n'étaient pas inéluctables. Les faiblesses humaines ne sont pas inhérentes à l'homme, c'est l'alcool ou la maladie qui les introduisent en lui, lui « pourrissent le sang » et vouent sa descendance à la dégénérescence. Leurs conséquences ne sont dramatiques que parce que la société est mal faite. Après Rousseau, après Saint-Simon, après Hugo, Zola proclame : « Changez la société, vous changerez l'homme ! » Ou plutôt, vous le rendrez à lui-même, à sa vraie nature, qui est de justice et de fraternité.

Vœu pieux ? Optimisme de commande surplaqué après coup pour se faire pardonner un pessimisme effroyable et sans faille ? Il semble bien que cette humanité terrible que découvre Zola l'effraie au point qu'il ne puisse la supporter qu'en la corrigeant par une espérance rejetée dans un futur bien commode. Même le « bon » ouvrier, le beau forgeron à la barbe blonde, n'arrive pas à éveiller notre sympathie. Ce colosse au regard pur, musclé comme sur les affiches bolcheviques de propagande des années 30, qui ne boit pas, ne gaspille pas et vit avec sa maman, nous apparaît caricatural. Zola l'a voulu exemplaire, mais Zola ne l'aime pas, et cela se sent.

* * *

« Naturaliste » ? Oui, bien sûr, Zola l'est, et sans tricher. Il n'empêche que ses personnages, hormis Gervaise, ont pour raison d'être d'incarner un trait de caractère et un seul, ni plus ni moins que les masques traditionnels de la *commedia dell'arte*.

Gervaise seule possède une psychologie riche, nuancée, souvent contradictoire. A tout moment, il suffirait de peu de chose, semble-t-il, pour faire dévier la trajectoire sinistre : un sursaut, un caprice, une rencontre... La moindre aspérité à quoi s'accrocher... Si Goujet avait vraiment voulu... Si Coupeau n'était pas tombé du toit... Si Lantier n'était pas revenu, ou s'il avait trouvé en face de lui un « homme »... On peut rêver.

Coupeau, par contre, sort tout droit d'une image d'Épinal, vivant exemple des « méfaits de l'alcool et des mauvaises fréquentations », ni plus ni moins que le triste héros du « Mauvais génie » de la comtesse de Ségur (le rapprochement aurait, je crois, surpris l'un et l'autre ! Et pourtant...). Goujet, l'ouvrier modèle, saint Joseph à auréole sorti, lui, d'une image de première communion, voué à Gervaise une adoration platonique et quasi mystique de roman de chevalerie. La grande Virginie, prototype de la garce, dont la première apparition est d'une garce, se conduira en tout comme une garce, d'elle on ne saura rien d'autre. Les Boche sont concierges comme les Lorilleux sont mesquins : tout d'un bloc et de la tête aux pieds.

Et il y a les personnages-symboles : le père Bazouges, le croque-mort, incarnation de la mort-repos, de la mort-oubli... Surtout, l'alambic formidable, Moloch de cuivre rouge flambant dans la pénombre de l'Assommoir du père Colombe de tous ses feux maléfiques...

* * *

Zola observateur « scientifique », cela fait sourire. Impassible, ce passionné, cet écorché vif ? Allons donc ! Le parti pris naturaliste n'est ici qu'une autre façon — et combien efficace ! — de susciter l'émotion. Nous n'assistons pas objectivement à la cascade de ratages de Gervaise. Elle a notre sympathie, nous voudrions qu'elle s'en sorte, qu'elle soit heureuse, nous ressentons son terrible échec comme le nôtre propre. Nous haïssons l'ignoble Lantier et nous nous soucions peu de savoir quels fatals enchaînements biologiques sont responsables de sa crapulerie ! Bref, nous ne sommes pas, ainsi que Zola désire

(feint de désirer ?) que nous soyons, d'attentifs étudiants disséquant un cas social. Nous vibrons, nous pleurons ! Nous « marchons » ! Et à fond !

* * *

L'Assommoir est rouge et noir. *L'Assommoir* flambe et hurle de toutes les flammes et de toutes les cacophonies de l'enfer. *L'Assommoir* est un livre d'horreur et d'épouvante, un livre terrible, le plus terrible livre qui fut peut-être jamais écrit.

Merci, monsieur Zola.

CAVANNA.

PRÉFACE

LES *Rougon-Macquart* doivent se composer d'une vingtaine de romans. Depuis 1869, le plan général est arrêté, et je le suis avec une rigueur extrême. *L'Assommoir* est venu à son heure, je l'ai écrit, comme j'écrirai les autres, sans me déranger une seconde de ma ligne droite. C'est ce qui fait ma force. J'ai un but auquel je vais.

Lorsque *L'Assommoir* a paru dans un journal, il a été attaqué avec une brutalité sans exemple, dénoncé, chargé de tous les crimes. Est-il bien nécessaire d'expliquer ici, en quelques lignes, mes intentions d'écrivain? J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement, la honte et la mort. C'est de la morale en action, simplement.

L'Assommoir est à coup sûr le plus chaste de mes livres. Souvent j'ai dû toucher à des plaies autrement épouvantables. La forme seule a effaré. On s'est fâché contre les mots. Mon crime est d'avoir eu la curiosité littéraire de ramasser et de couler dans un moule très travaillé la langue du peuple. Ah! la forme, là est le grand crime! Des dictionnaires de cette langue existent pourtant, des lettrés l'étudient et jouissent de sa verdure, de l'imprévu

et de la force de ses images. Elle est un régal pour les grammairiens fureteurs. N'importe, personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail purement philologique, que je crois d'un vif intérêt historique et social.

Je ne me défends pas, d'ailleurs. Mon œuvre me défendra. C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent. Seulement, il faudrait lire mes romans, les comprendre, voir nettement leur ensemble, avant de porter les jugements tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mes œuvres. Ah! si l'on savait combien mes amis s'égaient de la légende stupéfiante dont on amuse la foule! Si l'on savait combien le buveur de sang, le romancier féroce, est un digne bourgeois, un homme d'étude et d'art, vivant sagement dans son coin, et dont l'unique ambition est de laisser une œuvre aussi large et aussi vivante qu'il pourra! Je ne démens aucun conte, je travaille, je m'en remets au temps et à la bonne foi publique pour me découvrir enfin sous l'amas des sottises entassées.

ÉMILE ZOLA.

Paris, le 1^{er} janvier 1877.

I

GERVAISE avait attendu Lantier jusqu'à deux heures du matin. Puis, toute frissonnante d'être restée en camisole à l'air vif de la fenêtre, elle s'était assoupie, jetée en travers du lit, fiévreuse, les joues trempées de larmes. Depuis huit jours, au sortir du *Veau à deux têtes*, où ils mangeaient, il l'envoyait se coucher avec les enfants et ne reparaisait que tard dans la nuit, en racontant qu'il cherchait du travail. Ce soir-là, pendant qu'elle guettait son retour, elle croyait l'avoir vu entrer au bal du Grand-Balcon, dont les dix fenêtres flambantes éclairaient d'une nappe d'incendie la coulée noire des boulevards extérieurs; et, derrière lui, elle avait aperçu la petite Adèle, une brunisseuse qui dînait à leur restaurant, marchant à cinq ou six pas, les mains ballantes comme si elle venait de lui quitter le bras pour ne pas passer ensemble sous la clarté crue des globes de la porte.

Quand Gervaise s'éveilla, vers cinq heures, raidie, les reins brisés, elle éclata en sanglots. Lantier n'était pas rentré. Pour la première fois, il découchait. Elle resta assise au bord du lit, sous le lambeau de perse déteinte qui tombait de la flèche attachée au plafond par une ficelle. Et, lentement, de ses yeux voilés de larmes, elle faisait le tour de la misérable chambre garnie, meublée d'une commode de noyer dont un tiroir manquait, de trois chaises de paille et d'une petite table graisseuse, sur laquelle traînait un pot à eau ébréché. On avait

ajouté, pour les enfants, un lit de fer qui barrait la commode et emplissait les deux tiers de la pièce. La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un vieux chapeau d'homme tout au fond, enfoui sous des chemises et des chaussettes sales; tandis que, le long des murs, sur le dossier des meubles, pendaient un châle troué, un pantalon mangé par la boue, les dernières nippes dont les marchands d'habits ne voulaient pas. Au milieu de la cheminée, entre deux flambeaux de zinc dépareillés, il y avait un paquet de reconnaissances du mont-de-piété, d'un rose tendre. C'était la belle chambre de l'hôtel, la chambre du premier, qui donnait sur le boulevard.

Cependant, couchés côte à côte sur le même oreiller, les deux enfants dormaient. Claude, qui avait huit ans, ses petites mains rejetées hors de la couverture, respirait d'une haleine lente, tandis qu'Étienne, âgé de quatre ans seulement, souriait, un bras passé au cou de son frère. Lorsque le regard noyé de leur mère s'arrêta sur eux, elle eut une nouvelle crise de sanglots, elle tamponna un mouchoir sur sa bouche, pour étouffer les légers cris qui lui échappaient. Et, pieds nus, sans songer à remettre ses savates tombées, elle retourna s'accouder à la fenêtre, elle reprit son attente de la nuit, interrogeant les trottoirs au loin.

L'hôtel se trouvait sur le boulevard de la Chapelle, à gauche de la barrière Poissonnière. C'était une mesure de deux étages, peinte en rouge lie de vin jusqu'au second, avec des persiennes pourries par la pluie. Au-dessus d'une lanterne aux vitres étoilées, on parvenait à lire entre les deux fenêtres : *Hôtel Boncœur, tenu par Marsoullier*, en grandes lettres jaunes, dont la moisissure du plâtre avait emporté des morceaux. Gervaise, que la lanterne gênait, se haussait, son mouchoir sur les lèvres. Elle regardait à droite, du côté du boulevard de Rochechouart, où des groupes de bouchers, devant les abattoirs, stationnaient en tabliers sanglants; et le vent frais apportait une puanteur par moments, une odeur fauve de bêtes massacrées. Elle

regardait à gauche, enfilant un long ruban d'avenue, s'arrêtant presque en face d'elle, à la masse blanche de l'hôpital de Lariboisière, alors en construction. Lentement, d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur de l'octroi, derrière lequel, la nuit, elle entendait parfois des cris d'assassinés; et elle fouillait les angles écartés, les coins sombres, noirs d'humidité et d'ordure, avec la peur d'y découvrir le corps de Lantier, le ventre troué de coups de couteau. Quand elle levait les yeux, au-delà de cette muraille grise et interminable qui entourait la ville d'une bande de désert, elle apercevait une grande lueur, une poussière de soleil, pleine déjà du grondement matinal de Paris. Mais c'était toujours à la barrière Poissonnière qu'elle revenait, le cou tendu, s'étourdissant à voir couler, entre les deux pavillons trapus de l'octroi, le flot ininterrompu d'hommes, de bêtes, de charrettes, qui descendait des hauteurs de Montmartre et de la Chapelle. Il y avait là un piétinement de troupeau, une foule que de brusques arrêts étalaient en mares sur la chaussée, un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras; et la cohue s'engouffrait dans Paris où elle se noyait, continuellement. Lorsque Gervaise, parmi tout ce monde, croyait reconnaître Lantier, elle se penchait davantage, au risque de tomber; puis, elle appuyait plus fortement son mouchoir sur la bouche, comme pour renfoncer sa douleur.

Une voix jeune et gaie lui fit quitter la fenêtre.

« Le bourgeois n'est donc pas là, madame Lantier!

— Mais non, monsieur Coupeau », répondit-elle en tâchant de sourire.

C'était un ouvrier zingueur qui occupait, tout en haut de l'hôtel, un cabinet de dix francs. Il avait son sac passé à l'épaule. Ayant trouvé la clef sur la porte, il était entré, en ami.

« Vous savez, continua-t-il, maintenant, je travaille là, à l'hôpital... Hein! quel joli mois de mai! Ça pique dur, ce matin. »